

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=HYP&ID_NUMPUBLIE=HYP_001&ID_ARTICLE=HYP_001_0257

Rumeurs et silences. Les trajets des sens, les parcours du dire

par Eni P. ORLANDI

| Publications de la Sorbonne | Hypothèses

2000/1 -

ISSN 1298-6216 | ISBN 2-85944-414-9 | pages 257 à 266

Pour citer cet article :

– Orlandi E., Rumeurs et silences. Les trajets des sens, les parcours du dire, Hypothèses 2000/1, , p. 257-266.

Distribution électronique Cairn pour Publications de la Sorbonne.

© Publications de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

RUMEURS ET SILENCES.

Les trajets des sens, les parcours du dire

Eni P. ORLANDI*

Sens et absence

L'analyse de discours constitue un excellent dispositif théorique pour s'occuper de l'inexistant, de l'ailleurs, de l'irréalisé. L'historique des révolutions, dit M. Pêcheux (1980), concerne le contact entre le visible et l'invisible, l'existant et l'ailleurs, le non-réalisé ou l'impossible, entre le présent et les différentes modalités de l'absence. Si, d'un côté, je pense que pour analyser la rumeur, il faut mettre l'accent sur ce rapport des « différentes modalités de l'absence » – et c'est par là que j'introduirai la notion de silence – il faut aussi penser l'histoire en gardant la notion de discours et, avec elle, la question de la langue. À travers les structures qui lui sont propres toute langue est nécessairement en rapport avec le « pas là », le « plus là », le « pas encore là » et le « jamais là » de la perception immédiate. Dans la langue « s'inscrit ainsi l'efficace omni-historique de l'idéologie comme incontournable tendance à représenter les origines et les fins dernières, l'ailleurs, l'au-delà et l'invisible » (M. Pêcheux, p. 54).

En effet toutes ces considérations nous conduisent à penser le mode d'existence des sens. Où sont les sens ? D'où viennent-ils ? D'où tirent-ils leurs validités ? Quel statut donner à la séparation entre vrai et faux quant on pense au discours ? Quel rapport établir entre fait et langage ? À notre avis, il faut introduire la notion de silence pour bien comprendre comment se constituent, sont formulés et circulent les sens.

Les silences

Le silence a ses formes. Nous distinguons au moins deux formes de silence :

– « Silence fondateur », celui qui est nécessaire au sens : sans silence il n'y a pas de sens (il y aurait un trop plein de langage). C'est le silence qui existe dans les mots, qui les traverse, qui signifie le non-dit et qui donne un espace de recul signifiant, produisant les conditions pour signifier. Le silence comme horizon, comme imminence du sens, est le souffle de la signification pour que le sens fasse sens.

* Département de Linguistique, Université de l'état de Campinas (Unicamp) au Brésil.

– Politique du silence. Dans ce cas, nous avons : le « silence constitutif », qui nous indique que pour dire il faut ne pas dire, en d'autres mots, tout dire efface nécessairement d'autres mots en produisant un silence sur des sens autres ; et le « silence local » qui renvoie proprement à la censure définie comme interdiction : effacement de sens possibles néanmoins interdits, ce qu'il est défendu de dire dans une certaine conjoncture. Ces deux formes du silence accompagnent tout discours, tout processus de production des sens. Mais elles ont des fonctionnements différents.

Il y a une différence radicale entre être dans le sens avec les mots et être dans le sens en silence. Cela fait partie de notre forme de signifier, de notre manière d'établir une relation au monde, aux choses, aux personnes, à la réalité naturelle et sociale. Cette possibilité de mouvement, déplacement des mots entre présence et absence produit un rapport fondamental entre le langage et le temps, un rythme entre le dire et le silence, caractéristique de tout processus de signification. Il existe une temporalité de la signification qui implique un rapport (battement) entre le dire et le silence.

Ce mouvement rythmé qui nous amène à poser un rapport entre le langage et le temps trouve sa métaphore dans ce qui s'exprime, en latin, dans la différence entre *tempus* (temps marqué) et *aevum* ou « evo » qui est le temps continu. La définition du temps médiéval est d'un *numerus motus secundum prius et posterius*, c'est-à-dire le nombre du mouvement selon ce qui vient avant et après (*medioevo* : « evo » du milieu, Moyen Âge). Ainsi se présente le rapport entre parole et silence : la parole s'imprime dans le continu signifiant du silence et elle le marque, le segmente, et le partage en sens discrets, constituant un temps (*tempus*) dans le mouvement continu (*aevum*) des sens en silence (E. Orlandi, 1996). Rythme marqué, les sens ont un rapport nécessaire au silence, où le silence n'est pas manque de mots – il y a des mots pleins de sens à ne pas dire, donc pleins de silences – et où le blanc n'est pas absence de sens.

En principe le silence ne parle pas, il signifie. Si nous traduisons le silence en mots il y a transfert et donc glissement des sens, ce qui produit d'autres effets. Cela se doit au fait que même si le silence ne parle pas, en tant que forme signifiante, il a sa matérialité, autrement dit, sa forme matérielle spécifique. La forme matérielle est la forme (non empirique ni abstraite) constituée par/dans la discursivité ; forme où s'inscrivent les effets de l'articulation langue/histoire, événement du signifiant chez le sujet. Le discours étant défini comme effet de sens entre locuteurs (M. Pêcheux, 1969). La matérialité de la forme discursive implique le fonctionnement idéologique de la parole.

En suivant ce parcours théorique nous pouvons affirmer la non-transparence du langage, la décentration du sujet et le rapport complexe de la langue – capable de failles – avec son extériorité : l'interdiscours. L'interdiscours est la mémoire du dire, son extérieur spécifique, qui se structure par l'oubli : « quelque chose parle avant, ailleurs, indépendamment » (M. Pêcheux, 1975). Mémoire et oubli sont inséparables, nouant dans le

processus discursif le dire et le non-dit, le dit et le déjà dit, comme des effets matériels. Il y a une négociation entre le choc d'un événement historique singulier et le dispositif complexe d'une mémoire (M. Pêcheux, 1983). Choc présent sûrement dans le fait discursif de la rumeur.

La mise en mots a un rapport nécessaire au politique. Il y a dans « tout dire » confrontation du symbolique au politique : « tout dire » a une direction significative déterminée par l'articulation matérielle des signes avec les rapports de pouvoir. Ces rapports se définissent par leur inscription dans différentes formations discursives qui représentent des régionalisations de l'interdiscours, ces différents rapports à l'idéologie configurant le fonctionnement de la langue régie par l'imaginaire. Une épaisseur sémantique fait intervenir la notion d'interprétation.

Dispositif théorique et dispositif analytique de l'interprétation

En tant que linguiste, je situe le travail idéologique du langage dans les enjeux de l'interprétation. Le sujet ne peut pas ne pas signifier et il n'y a pas de sens sans interprétation. Par ailleurs, l'incomplétude est caractéristique de tout processus de signification : le rapport pensée/langage/monde est un rapport ouvert, l'interprétation étant fonction de cette incomplétude. Le manque étant aussi la place du possible, les sens restent une question ouverte. Le but de l'analyste de discours (à la différence de l'herméneute) n'est pas d'interpréter mais de comprendre comment un objet symbolique – voire un texte – produit des sens. L'analyse de discours, tout en étant une discipline interprétative, interroge l'interprétation.

En somme, l'analyste n'interprète pas le texte, il interprète les résultats de son analyse ; autrement dit, il explicite le fonctionnement discursif dans la production des sens inscrits dans le texte. Il est censé donc comprendre la mise en texte du discours en repérant les vestiges matériels laissés par les gestes d'interprétation du sujet au fil du texte.

L'idéologie sociologiquement définie comme « occultation » acquiert ici un autre sens, celui de production interprétative de l'effet d'évidence. Redéfinie discursivement, l'idéologie ne réside pas dans un contenu « x » occulté, mais elle est le mécanisme de production de cet « x ». Elle se présente comme interprétation faite dans des conditions spécifiques néanmoins effacées. Par cet effacement, un sens, conditionné à certaines circonstances, apparaît comme « le » sens. C'est ainsi que l'analyste de discours travaille contre l'évidence des sens en exposant le regard lecteur à l'opacité du texte. Les sens peuvent toujours être autres. Être dans le langage, c'est être dans l'interprétation et le mouvement de l'interprétation est sujet à l'instabilité, à l'imprévu, au provisoire mais aussi aux injonctions des normes, au contrôle des institutions, aux enjeux de l'administration visible des sens. Si cela se passe avec les mots, que se passe-t-il avec le silence ?

Le silence aussi est soumis aux mécanismes discursifs de production et de fonctionnement. Le silence est discours. Mais il a sa matérialité propre,

donc ses formes de signifier et sa propre façon de mettre en place les enjeux de l'interprétation, donc de l'idéologie, mécanismes autres que ceux des mots. L'étude du silence déplace deux frontières : entre le dit et le non-dit, entre le dit et l'extériorité qui le détermine, en nous confrontant à la question de la nature historique de la signification. La réflexion sur le silence nous fait comprendre un aspect fondamental, celui de la nécessité du sens formulable : si un sens est nécessaire, il est possible. Le silence est la garantie de cette nécessité puisque le non-dit, le silence, signifie. Les sens mis sous silence migrent vers d'autres objets symboliques. Cette migration étant produite par la nécessité historique du sens, pour comprendre un discours, nous devons nous demander systématiquement ce qu'il tait.

Sujet et sens se constituent en même temps, du point de vue discursif. À l'errance du sens, à sa capacité de migration, on peut aussi ajouter l'errance du sujet qui change de position, qui rate etc., tout cela en accord avec la signification du mot « discours » : qui suit son cours. La marque commune entre l'errance du sens, l'itinérance du sujet et le cours du discours est l'idée de mouvement. Et nous pensons que le silence est une des instances où s'effectue le mouvement. Dans le silence, le sens se fait mouvement, la parole suit son cours, le sujet accomplit le rapport à son identité (et à sa différence) en parcourant différentes frontières des sens. L'image qui peut nous faire comprendre ce processus est celle du silence comme dédoublement : le silence est le point d'inversion possible (tout sens est effet d'une réfraction, tout discours est fondé sur l'équivoque) où le discours se dédouble en d'autres mots. Le silence fonctionne ainsi comme point de fuite là où vont les sens, en se démultipliant. La polysémie est fonction de l'incomplétude et le silence permet de comprendre cette incomplétude qui est à la base de l'interprétation, des trajets des sens, de l'errance du sujet, mouvement continu entre la répétition et le déplacement. Comment rendre visibles les formes du silence ? Et dans ce cas précis, comment expliciter le fonctionnement du silence dans la production discursive de la rumeur ?

Le corpus

Pour bien situer notre question, prenons un exemple dans l'histoire du Brésil, histoire qui, comme on sait, met en rapport les Indiens et les Européens. Ce rapport est un fait de routine de la colonisation et constitue des situations de parole comme un fait politique incontournable : on ne peut parler que dans la différence, dans un rapport inégal séparant d'un côté l'Européen, de l'autre le Brésilien.

Dans ces conditions, celles de la « Découverte », l'information est cruciale : la quête d'information a été une des obsessions de la politique des colonisateurs et s'est exercée de plusieurs façons : de l'espionnage à la cartographie, des rapports de voyage à la récolte des rumeurs et plusieurs autres (J. Amado, 1998). Être au courant des rumeurs est un moyen d'établir une forme de pouvoir.

L'existence de la rumeur est l'indice que l'espace territorial est devenu un espace politique où silence et langage se battent pour un espace de signification. La rumeur est présente dans l'histoire du Brésil dès les premiers temps de la colonisation, faisant partie des rapports de force et des sens, dans l'effort d'établissement d'une société du côté du Nouveau Monde.

La constitution de la société, d'un espace public où circulent des sens – ayant à la base des idées reçues, des lieux communs – produit de façon inévitable l'espace de la rumeur. La rumeur est ainsi un fait de la vie sociale publique, trace du fonctionnement collectif de la parole. Par son fonctionnement la rumeur atteste la non transparence du langage et la non-trivialité (non-banalité) de l'opinion publique comme fait complexe de la vie des mots dans leurs rapports au silence, dans un site particulier de signification – l'espace public – où joue la quantité (E. Orlandi, 2000). La rumeur fait donc partie de l'organisation de la société, de l'installation de la vie urbaine¹, espace public commun, lieu commun. Elle est ainsi fortement présente dans la société brésilienne naissante qui ne va s'organiser explicitement comme telle qu'au XIX^e siècle avec ses institutions, son gouvernement, sa vie intellectuelle locale, ses instruments linguistiques propres, sa littérature etc.

Au XVIII^e siècle, nous avons des textes qui témoignent de ce rapport à la rumeur dans la construction de l'histoire brésilienne : je fais référence ici au texte du capucin Martin de Nantes (*Histoire Sincère et Succincte [...]*, 1706, p. 143) où apparaît l'épisode de la « théorie des équivoques », explicitement utilisée par lui contre le gouverneur de Bahia dans son rapport aux Indiens et à la terre qu'ils occupaient aux marges du fleuve São Francisco. Coincé par les exigences du gouverneur, il écrit au roi du Portugal : « Depuis sept ans nous faisons *paisiblement* nos compagnons et moi, notre mission ». L'équivoque qu'il produit est dans l'ambiguïté de l'adverbe « paisiblement » qui peut être référé soit à « vous » (le gouverneur) soit à « nous » (les missionnaires). Dans la trame des allées et retours entre la ville (la capitale) et les Indiens, Martin de Nantes tisse une histoire faite des multiples et ambiguës versions, soutenue par des grands espaces de silence produits par des mots pris dans l'équivoque. La distance et le temps dépensé dans la circulation des mots dans un territoire difficilement visible par la cour portugaise favorisaient les effets de la rumeur sur les décisions du pouvoir. Dans cette conjoncture la rumeur était une façon de résister au pouvoir portugais, surtout à l'époque du marquis de Pombal (l'illuministe responsable de l'expulsion des jésuites du Brésil). La rhétorique des missionnaires inclut la rumeur comme pratique courante où les Indiens sont pris comme des arguments. Par ailleurs, la rumeur reste une pratique politique de routine des Indiens jusqu'aujourd'hui, pratique héritée des missionnaires.

1. La ville présente des conditions favorables à la rumeur. Le grand nombre de sujets vivant dans un même espace, plein de « choses à savoir » dont ils ont besoin pour vivre en ville, pour établir des rapports urbains, ayant besoin d'une plus grande quantité d'informations, fait développer des technologies de parole rendant possible – et impossible – la convivialité dans cet espace commun avec ses particularités.

Au tournant du XIX^e siècle la situation change quelque peu et il se produit une division nette : d'un côté – celui des Portugais maintenant occupé par des Brésiliens (des Portugais, des métis etc.) dans une nation naissante – ceux qui font une politique explicite basée sur des documents, des paroles attestées, des papiers administratifs ; de l'autre les Indiens, les rumeurs, l'oral, les versions diverses. Ici on peut voir que le rapport à l'archive, la possibilité d'avoir une histoire écrite joue dans le rapport à la rumeur. Nous avons, jusqu'au XVIII^e siècle, d'un côté, la langue écrite (d'abord le latin et après le portugais) ; de l'autre, la langue généralement parlée au Brésil (le tupi jésuitique) ; d'un côté l'histoire écrite, de l'autre la mémoire orale. Cette séparation a joué très fortement sur le statut de la parole (vérité ou rumeur) dans le domaine politique au XIX^e siècle. Il s'agissait à ce moment-là, avec l'organisation formelle de la société brésilienne, dans un pays désormais indépendant, d'explicitier ses instruments linguistiques (grammaire, dictionnaire) et intellectuels (école, académie, bibliothèque etc.), ayant à la base l'écriture, pour gérer le rapport à la langue, au politique et à l'histoire (Auroux, Orlandi, Mazette, 1998). De toute façon on ne peut pas ne pas voir qu'il y a un côté ludique du politique où travaille la rumeur, structurée par le rapport au silence.

Définition discursive de la rumeur

Il y a quelques caractéristiques discursives de la rumeur qu'il faut expliciter. Il y a d'abord son caractère général, l'idée de bruit confus, d'excitation générale. C'est sa définition dans les dictionnaires : « bruit confus de voix, des sons assourdis, bruit de voix qui protestent ». Il faut ensuite accentuer un autre aspect présent aussi dans la définition de rumeur : « nouvelles qui se répandent » et « protestation ». Où « bruit confus de voix », « des sons assourdis », « fausses nouvelles » et « anonymat » se substituent paraphrastiquement dans cet énoncé de base : « nouvelle anonyme qui se répand publiquement sans confirmation ». La rumeur est une façon de parler où il y a toujours un différend à signifier, du bruit (protestation ou manque de vérité).

Voyons à quoi cela se lie du point de vue d'un événement de la parole. Nous pouvons considérer d'emblée que la rumeur est un fait de langage public, elle est un fait du parcours des mots. La rumeur affecte le rythme du dire, sa temporalité, en jouant sur le rapport entre mots et silence. Ayant un rapport encore trop prononcé au silence à l'égard des mots, en disant moins (on ne dit pas toute la « vérité », le « fait » n'est pas tout à fait signifié) on dit trop (on va au-delà de la vérité, il y a dispersion de sens autour du fait). On laisse voir l'à côté du dire. Marge d'équivoques, d'incertitudes.

Se situant dans le passage de l'imprévisible au certain (toute rumeur a un fond de vérité...), la rumeur peut être conçue comme un trajet de parole, un moment qui (précède) prépare l'établissement d'un temps et d'un lieu déterminés pour l'avènement d'un fait (avec son sens déjà établi : effet de pré-construit) nommé, voire signifié. Au moment où il est finalement

nommé, il acquiert sa réalité significative historique. Avant, il n'est que bruit de voix confus..., une annonce : des silences qui signifient dans l'incertitude. La rumeur atteste le fait que les sens sont faits de silences, indice qu'il y a dans toute situation de parole des rapports qui jouent sur le silence, une politique du dire déterminée à fixer des sens où il y a des multiples sens possibles. Par l'effet de pré-construit d'un ensemble de dires supposés, il s'établit le lieu d'une famille paraphrastique « fantasmatique », visionnaire, non confirmé, supposé. Le politique joue – de façon ludique – aux bords des sens.

Il n'y a pas de fait ou d'événement historique qui n'ait pas de sens, qui ne demande pas d'interprétation, qui ne réclame pas qu'on lui trouve des causes et des conséquences (P. Henry, 1984). C'est en cela que consiste l'histoire. Dans cette perspective, la rumeur est un fait substantif de l'histoire, fait de son rapport au silence : la force d'une situation discursive qui s'impose, irruption d'un réel qui demande des sens, qui réclame interprétation, exposition en état brut de la nécessité de se construire le rapport cause/conséquence. Constat du fait qu'il y a des mots mis sous silence et que le silence traverse les mots, elle est trace du fait qu'il a des sens non encore formulés (mis en mots). Excitation générale, anonyme, publique, matérialité qui s'impose d'où surgissent des « interprétations », les différentes versions possibles : les rumeurs. Quelque chose, du domaine du réel de l'histoire, s'impose au sujet du discours en faisant fonctionner la nécessité de la formulation ; celle-ci étant précédée par le rapport au silence ici représenté par le déjà dit et par le non-dit, excitation générale d'une prise de sens. Comme processus de signification, la rumeur atteste la tension maximale entre langue et histoire. Mouvance nécessaire des sens, cette nécessité met en jeu le rapport constitution/formulation ; discours/texte ; texte/commentaires (versions). Face à la constitution d'un événement, face à l'incontournable de l'interprétation, geste qui constitue le sujet dans l'entre-deux entre la langue et un monde à signifier, il n'y a pas de discours qui produise un texte unique (une seule formulation). Il n'y a pas d'univocité entre mémoire, discours, texte. À l'incomplétude se lie la dispersion. La rumeur a lieu au moment du passage du discours au texte, c'est-à-dire, moment où la discursivité s'organise, se linéarise, se présente comme unité discrète. La rumeur est à mi-chemin entre l'instance de constitution des sens (filiation du dire à une mémoire qui n'est pas directement accessible) et celle de sa formulation pas tout à fait accomplie (toujours établie par des failles, possibilité de différentes versions).

Dans le cas de la rumeur, le rapport entre le déjà dit et le non-dit se présente sous la forme du « on-dit ». Cette formulation doit produire l'effet de séparation entre le vrai et le non-asserté (sons assourdis), faisant travailler le rapport des mots au silence. La rumeur est attestation du fait brut de l'histoire, la politique de la parole en état pur (degré zéro du politique) : il n'y a pas de sens sans articulation du symbolique au politique.

Les conditions matérielles sont là (conditions de production discursives), ainsi que les faits qui demandent des sens (quels sens ?) et la situation

langagière se réclame d'un rapport consistant entre cause et conséquence. Il faut ainsi répondre discursivement à la nécessité de cohérence, de consistance logique, en un mot, il faut remplir les conditions de la textualisation, entre autres, celle qui est cruciale : la non-contradiction. Les formulations assourdies, les bruits confus sont ainsi l'annonce de l'avènement d'un discours, avènement qui rendra possible la mise en texte d'un dire à partir d'un « fait ». À la recherche d'une mémoire (d'un savoir dire), pour produire l'effet d'être dans une filiation, un réseau de signification constituant une tradition de sens possibles, voire nécessaires, on débouche sur des versions, des sens plausibles. La rumeur produit un effet de vérité à partir des mots non assertés. Exemple : « Des rumeurs *ont laissé entendre* que Monique Vuillat avait entretenu avec François Bayrou des relations dépassant le strict cadre syndical » (*Le Monde*, 25/03/2000, p. 18).

Dans le rapport écrit/oral, la rumeur établit un effet inscrit dans l'histoire non écrite. Effet de séparation entre vérité (objectivité, écriture, document) et commentaire (subjectif, oral, non confirmé, non prouvé, non vérifiable) travaillant différentes versions, passibles d'inscription dans différentes formations discursives. La multiplicité de commentaires fait partie de cette forme discursive ainsi que son caractère voilé et sa circulation en dehors du parcours officiel de la parole.

La rumeur est une polémisation discursive du statut significatif du fait, structurée par le temps du dire dans son rapport au silence.

Il y a une temporalité du dire, non directement liée à la temporalité externe au dire, que le silence rend possible par l'inscription d'un rythme dire/ne pas dire. C'est cette temporalité qui organise le fonctionnement de la rumeur. Le caractère non-vérifiable de la rumeur est partie de son fonctionnement comme commentaire, car dans le commentaire on n'a pas besoin d'attester la fonction d'auteur qui est à son origine².

Dès qu'on produit un texte, s'installe la fonction auteur, c'est-à-dire, s'établit la figure d'un sujet qui prend en charge la responsabilité d'avoir produit un énoncé. La fonction auteur donne un visage social au sujet. Dans le cas de la rumeur, il y a texte, mais la fonction auteur reste dans l'anonymat. Il n'y a donc pas un responsable du dire, mais une figure fantasmatique qui se rend place dans le lieu de la responsabilité. Dès que se manifeste un auteur socialement visible, la rumeur n'est plus rumeur, le commentaire devient parole autorisée. Par ces enjeux, la rumeur évite la confrontation directe. Nous arrivons là à un autre mode de présence du silence : celui de l'auteur qui reste dans l'anonymat.

2. À différence de Michel Foucault (1971), qui lie la fonction d'auteur à l'ouvrage, nous considérons qu'il y a fonction d'auteur dès qu'il y a un sujet que se pose (imaginativement) à l'origine du dire en produisant des effets de cohérence, non contradiction, progression et fin. La production imaginaire d'unité est un des effets les plus importants de la fonction d'auteur telle que nous la concevons, dans l'ordinaire du discours.

L'écart entre constitution et formulation, passage de discours à texte où le langage est corps, matière perceptible, dimension et étendue mesurable, est aussi l'espace de formation des différentes versions. Les versions débordent : bruits confus. Le silence y travaille abondamment : c'est un territoire mouvant. La rumeur « exploite » pour ainsi dire ce territoire. C'est un mécanisme qui joue largement dans le rapport dit/non-dit, les espaces de silence, l'entre-deux des sens. La rumeur est un état plein de silences. Elle est aussi un symptôme que l'homme a besoin des mots pour domestiquer le sens sauvage du silence.

La rumeur est ainsi une étape de la formulation où l'incertitude fait effet. La partie vouée au silence est encore très forte. Néanmoins en tant que formulation (comme un découpage même trop tranchant des sens), elle produit l'effet de séparation entre le vrai (le dit) et le faux (le non-dit). La formulation donne corps aux sens, corps aux mots et accroche l'historicité à un site de signification en lui procurant une impression de réalité significative (rapport consistant entre cause et conséquence).

Silence, non-dit, sujet

À partir de ces considérations nous pouvons penser la rumeur comme bruit qui est indice d'un événement non signifié et des sujets qui ne sont pas tout à fait visibles en tant qu'auteurs du dire. Le rapport discours/commentaire structure cette relation. Le rapport aux versions à son tour se structure par et dans le silence. La fonction auteur elle-même (dans ce cas fantasmatique) bénéficie de ce silence. Pour bien comprendre cela il faut reprendre le rapport dit/non-dit où intervient la notion de « on-dit ».

Le « on-dit » tire profit d'un double mouvement du silence : censure et anonymat. Site de signification censuré, silence local, dès qu'il y a une censure, il y a un déplacement, migration de sens vers d'autres objets symboliques. Parcours de migration de sens, la rumeur configure un site de signification en litige, existant mais pas encore établi : la rumeur circule dans l'anonymat, de façon générale, publiquement. Dans différentes versions, forme d'un dire encore indistinct. Réalité présumée qui précède l'établissement d'un dire bien ancré dans l'ordre du discours, celle-ci relevant d'un rapport consistant du réel de l'histoire au réel de la langue.

Aux marges du non-dit se forment les « on-dit », présence absente (imaginaire) d'un déjà dit ratifiant un rapport plausible entre causes et conséquences. C'est là que travaille fortement le mécanisme de l'argumentation. La rumeur, espace des multiples versions, migrations qui relèvent d'une région de sens passible de silencement, établit des espaces « confus » de parole (voix) où l'on se bat pour un site de signification particulier (la « vraie » version). Cette situation discursive accentue la mise en scène de l'argumentation.

Par sa permanence stricte dans leurs positions discursives (idéologiques), les sujets produisent la rumeur en mobilisant des arguments qui correspondent à différentes tentatives (des versions) de fixer un sens (leur

sens) sans pour autant changer leurs positions discursives. Les textes mobilisés par la rumeur sont des indices d'un même et seul discours néanmoins varié dans ses formulations. Jeu de paraphrases. Bruit confus qui jette de la poussière aux yeux de l'adversaire. Mais, comme toujours dans le langage, l'équivoque travaille en perpétuité : le lieu où le sens est le même peut être la source des dérives, des changements. Le même argument peut être l'indice d'un autre sens possible. De là résulte que la rumeur, tout en étant jeu argumentatif dans la direction d'un seul et même sens, est un état riche de possibles. C'est ainsi que nous pouvons conclure que ce sont plutôt les silences qui conduisent les sens car les mots réduits à eux-mêmes ne sont que des bruits.

Bibliographie

- S. AUROUX et alii, *L'Hyperlangue brésilienne*, Paris, 1998 (Langages 130).
- J. AMADO, J. JANAINA « La séduction de l'autre : premiers intermédiaires de l'Empire portugais », dans *Naissance du Brésil Moderne*, Paris, 1998.
- M. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, 1971.
- M. de NANTES, *Relation Succinte et Sincère*, Paris, 1706.
- P. HENRY, « L'Histoire n'existe pas ? », *DRLAV*, Paris, 1984.
- E. ORLANDI, *Interpretação*, Petrópolis, 1996.
- E. ORLANDI, « Les Rapports dans l'espace urbain : Contiguïté et Verticalisation », *Séminaire du Groupe Langage et Société, Paris, M.S.H., 26 mars 2000*, à paraître.
- M. PÉCHEUX, *Analyse Automatique du discours*, Paris, 1969.
- M. PÉCHEUX, *Les Vérités de la Palice*, Paris, 1975.
- M. PÉCHEUX, « Lire L'archive aujourd'hui », dans *Archives et Documents*, Paris, 1981.